

Mirella Rivière née Campanini

Née à Trieste en 1942

Entretien janvier 2017

L'arrivée en France

Après la guerre, Trieste était américaine, les Américains occupaient Trieste et il y avait beaucoup de travail et puis elle est devenue Italienne, tout le monde est parti et il n'y a plus eu de boulot. Un de mes oncles est parti en Suède, un autre en Australie et maman est partie en France. Je suis restée avec mon grand-père en Italie. Quand ma grand-mère est décédée, ma mère est venue me chercher et nous sommes arrivées à Paris en 1950. Je ne connaissais pas un mot de français, quand les gens me disaient bonjour, je demandais à ma mère ce qu'ils me disaient. J'avais été arrachée à l'Italie, ma grand-mère étant décédée brutalement, pour moi Paris, c'était l'horreur... J'ai vécu avec ma mère, j'ai connu mon mari, Michel Rivière, il me faisait rire, j'avais 16 ans et à 18 ans j'avais ma fille Sylvie.

Ça a été très compliqué pour me marier, du fait que j'étais étrangère, il fallait faire venir des papiers d'Italie puis les faire traduire par un interprète agréé. Michel est parti entre-temps au service militaire à Versailles. On a vécu ainsi avant de se marier. Il y avait la guerre en Algérie, on ne voulait plus de Paris, on est arrivés à Dives en 1960, Sylvie avait un mois et demi.

La vie dans les cités

Combien de fois je me suis perdue dans les cités ! Mon beau-père était malade et la nuit j'allais chercher ses médicaments sur la place du marché, et je retrouvais plus la maison, tout était pareil, combien de fois j'ai fait le tour de la cité ... En 60, les routes n'étaient pas goudronnées dans les cités.

A un moment, on a été huit dans la maison avec ma maman qu'on a gardée avec nous. On l'a eue 50 ans chez nous. Pas de machine à laver, il fallait aller au lavoir pour rincer, avec les couches des enfants L'hiver, c'était dur ...

Les enfants jouaient toujours dans la cour, je ne voulais pas les voir dans la rue. Ils ne l'ont jamais demandé. Je n'ai jamais voulu les envoyer en colonie, mais on allait en vacances avec eux, souvent dans le midi, une fois en Italie, en Espagne, en Allemagne, un peu partout, ...

Sylvie aimait beaucoup faire du vélo, elle prenait celui de son père qui avait une barre et elle pédalait de travers sur le trottoir d'en face. On a eu nos enfants très jeunes et on a grandi avec eux.

Aujourd'hui les enfants me disent « on était heureux ».

Les relations avec les voisins étaient bonnes, il y avait bien des gens derrière qui buvaient mais c'était comme cela à l'époque !